



Il ne trouva qu'Hélène. — Page 79, col. 2.

vu tout ce qu'on peut en voir et quelques heures.

Pour peu que l'on ait dans l'esprit de logique et de science d'introduction, on devine qu'un homme semblable, s'il arrive par hasard qu'il reçoive une femme quelconque, l'épale chez lui, la laisse traîner, en parle à tout le monde, et ajoute à l'indiscrétion un air indifférent et impertinent qui apprenne à tous que semblables choses lui sont familières; que ce n'est pas par accident qu'une femme lui écrit; que bien loin de là, il reçoit tant de lettres de ce genre, qu'il ne sait où les met et n'a que rarement de temps d'y répondre. Monsieur Walstein se montra fort assidu près d'Hélène; un jour, la trouvant pâle et souffrante, il lui offrit de la mener faire un tour de promenade au soleil couchant. Hélène hésita d'abord par un sentiment de retenue naturelle; puis, regardant monsieur Walstein orné de tous ses ridicules, elle pensa que c'était un homme sans conséquence, qui ne prêtait ni à la médisance, ni même à la calomnie. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pris l'air, elle ne pouvait sortir seule, elle accepta.

Dans la préméditation, monsieur Walstein s'était paré comme une châsse; la crainte de n'être pas aperçu lui donne un grand amour pour ces couleurs éclatantes qui saisissent douloureusement l'œil. Il y avait dans son costume, ainsi que vous avez pu le voir ce soir, au moins toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Hélène se laissa conduire. Monsieur Walstein la mena à la promenade publique. Ce choix remplissait leurs vues à tous deux. Hélène pensait qu'il n'y a pas de mal dans ce qu'on fait aux yeux de tous, et monsieur Walstein, qu'il ne suffit pas de donner le bras à une belle femme, qu'il faut encore être vu et envié.

Pendant la promenade, Hélène se laissa aller à la douce et mélancolique influence du soleil couchant, et oubliant et son cavalier et la foule qui s'occupait beaucoup d'elle, elle repassait dans sa mémoire les tristes circonstances de sa vie, et elle voyait avec effroi que de la manière dont se

présentait l'avenir, ces jours si funestes déjà écoulés, seraient probablement la belle moitié de sa vie.

Tout à coup elle s'aperçut que Walstein l'avait menée dans une des allées latérales de la promenade les plus écartées et les plus sombres; non que le petit homme rêvât la moindre audace mais il n'était pas fâché qu'on l'en crût capable.

Hélène se hâta de revenir dans la grande allée; elle n'avait rien de mystérieux à dire à son compagnon, ni rien à entendre de lui, et d'ailleurs, elle était assez spirituelle pour comprendre parfaitement que s'écarter ainsi de la foule ce n'est pas se cacher, mais annoncer que l'on ne veut pas être vu. Néanmoins elle ne put empêcher les airs mystérieux de Walstein; elle rentra fort contrariée.

Les affaires ne se terminaient pas: Walstein lui avança une nouvelle somme imputable sur le paiement de la lettre de crédit.

Aux questions que l'on fit à Walstein sur la femme qu'il avait accompagnée, il répondit avec un ton discret, le plus impertinent qu'il lui fut possible; au bout de huit jours, il était parfaitement établi qu'Hélène était la maîtresse de Walstein, qui ne s'en défendait que bien juste ce qu'il fallait pour donner à la calomnie le degré de consistance qui pouvait lui manquer.

Un matin, Walstein vint annoncer à Hélène que son affaire se présentait mal, et que si tout n'était pas perdu, il y avait au moins à craindre des délais auxquels il était impossible d'assigner un terme.

Tout en feuilletant devant Hélène les lettres qui lui communiquaient ce fâcheux résultat, il en laissa tomber une qu'elle trouva après son départ.

Cette lettre contenait un certain nombre de plaisanteries sur les amours mystérieux de monsieur Walstein, et sur l'intérêt qu'il portait à la belle veuve.

Il y a des lettres qu'un fat seul peut écrire, mais il y a aussi des lettres que l'on n'écrit qu'à un fat.

Hélène se renferma, réfléchit à sa situation et passa le reste du jour à pleurer amèrement. Sa première idée fut de ne plus voir Walstein. Mais elle était sa débitrice d'une somme assez importante, et sans lui, sans de nouveaux secours, elle ne pouvait ni rester ni partir. Elle eut envie de se tuer mais elle pensa à sa jeunesse, à cette part de bonheur à laquelle chacun croit avoir droit, et qu'elle avait tout entière à attendre; elle pensa à la solitude de cette mort sans regrets pour personne, et elle s'attendrit sur sa malheureuse destinée.

Enfin elle se détermina à écrire à Walstein.

« Monsieur,

« Je ne vous l'ai pas caché, je n'ai pas d'autre moyen de m'acquitter envers vous que le succès de ma réclamation auprès des autorités de cette ville. Votre intérêt aujourd'hui doit, autant que le mien, vous porter à hâter l'issue de mes incertitudes; j'ai reçu de vous déjà la moitié de ma lettre de crédit, je ne ferai pas un nouvel emprunt; je vais prendre un logement plus modeste, diminuer toutes mes dépenses, et avec l'argent qui me reste de votre dernier prêt, je pourrai vivre jusqu'à une solution.

« Je vous ferai connaître la résidence que j'aurai choisie, vous m'obligerez en me faisant savoir par écrit ce qu'il y aura de nouveau; un sentiment de convenance que vous comprendrez facilement m'impose la nécessité de ne recevoir désormais aucune visite. »

Walstein fut de fort mauvaise humeur à la lecture de cette lettre. Il était amoureux d'Hélène; sa vanité, plus encore que le peu qu'il a de cœur, était intéressée à la possession d'une femme que lui envieraient les plus beaux cavaliers. Après de longues réflexions, il répondit :

« Madame.

« Quelque dur et pénible qu'il me soit de cesser de vous voir, je ne puis qu'approuver l'exquise délicatesse qui dirige toute votre conduite.